

Je restai plusieurs heures à la porte avec Rothe. Des milliers de personnes avaient déjà passé, bientôt allait arriver le tour des êtres qui me sont chers. Que faire. Le groupe de nos ouvriers s'approche de la porte. Il est 9 heures, le dernier wagon est déjà plein. On chasse dans l'intérieur de l'immeuble toutes les victimes qui n'ont pu être expédiées aujourd'hui et qu'on chassera les premières, demain matin. Au premier rang de notre groupe marchent Léon, sa femme, sa fille de 8 ans et son fils de 9 ans; ils se tiennent par la main. La petite pleure en silence. "N'entrez-pas, leur soufflons-nous, arrêtez-vous!"

Un Sturmführer des SS s'approche des chefs du service d'ordre. "Pourquoi ce groupe s'est-il arrêté? Qu'est-ce qui se passe?" hurle-t-il. C'est personnel au complet d'une entreprise de défense nationale" annonce un des chefs. Le SS retourne vers l'état-major. Une courte délibération, des secondes qui décident de la vie ou de la mort. L'état-major s'approche du groupe: "Montrez vos papiers! Les "Ausweis" dans la main droite!" Ils considèrent un instant ces gens, puis un Sturmführer de SS hurle soudain: "Demi-tour! Loin d'ici, et en vitesse!" Les gens n'ont pas encore réalisé ce qui s'est passé, ils ne bougent pas. Nous nous précipitons vers eux: "Vous êtes libres! Rentrez vite chez vous!" Nous tombons dans les bras les uns des autres; nous ne pouvons retenir nos larmes.

Notre cas fut bientôt l'objet de discussions dans les fabriques, car c'était la première fois qu'on arrachait des ouvriers à leur lieu de travail. Le Ghetto attendit l'issue de cet événement avec anxiété. Notre libération totale et massive fut considérée comme la preuve que le personnel d'une entreprise, en tant que collectivité, n'était pas soumis au "transfert". Par la suite, les ouvriers se rassemblèrent tôt le matin à des endroits convenus pour se rendre en groupe au travail, escortés par quelques gardes d'usines; le soir, la rentrée s'effectuait de la même manière. Ces groupes ne furent pas inquiétés dans la rue, et, pour quelques jours, tout marcha à nouveau bien.

Les vieillards et les enfants furent cachés dans les caves et les greniers.

- o - o - o -

L'INSTALLATION DANS LE BLOC.

=====

Le 10 août on nous ordonne d'évacuer le petit Ghetto dans les 24 heures. Nous ne pouvons rester que dans les 2 entreprises, celle de Toebens et celle de Hermann Doering. Une véritable catastrophe s'annonce ainsi pour le petit Ghetto. Où doit-on aller? Les deux entreprises peuvent disposer de quelques blocs de maisons, où seuls les ouvriers occupés dans les usines peuvent loger, avec leur femme et leurs enfants et les chefs d'entreprise, les Allemands, doivent veiller à ce que seuls les ouvriers, réellement employés chez eux, soient installés dans leurs blocs. Ils pourront bénéficier d'une garde allemande. Un contrôle des blocs est aussi sévère. Que faut-il dès lors faire des vieux, des hommes de plus de 60 ans et des femmes de plus de 50 ans, auxquels le bureau de travail ne peut pas donner de carte de légitimation? Et sans ces cartes aucune entreprise ne peut les employer!

Le restait plusieurs heures à la porte avec Rothé. Des milliers de personnes avaient déjà passé devant à l'heure de la nuit. Les portes de nos ateliers s'ouvraient à l'approche de la nuit. Il est 9 heures, le dernier wagon est déjà plein. On chasse dans l'intérieur de l'immeuble toutes les victimes qui n'ont pu être évacuées aujourd'hui et qu'on chasse les premières demain matin. Au premier rang de notre groupe marchent Léon, sa femme, sa fille de 9 ans et son fils de 9 ans; ils se tiennent par la main. La petite fleur en silence. "N'entrez pas, laissez-nous, arrêtez-vous!"

Un Sturmführer des SS s'approche des chefs du service d'ordre. Pourquoi ce groupe s'est-il arrêté? "C'est-ce que se passe?" hurle-t-il. C'est personnel au complet d'une entreprise de défense nationale. Les SS retournent vers l'état-major. Une courte discussion, des secondes qui décident de la vie ou de la mort. L'état-major s'approche du groupe: "Montrez vos papiers! Les 'Aussas' dans la main droite!" Ils considèrent un instant ces gens, puis un Sturmführer de SS hurle soudain: "Demi-tour! Loin d'ici, et en vitesse!" Les gens n'ont pas encore réalisé ce qui s'est passé, ils ne bougent pas. "Vous êtes libres! Rentrez vite chez vous nous attendons dans les bras des autres; nous ne pouvons attendre nos familles."

Notre cas fut bientôt l'objet de discussions dans les fabriques, car c'était la première fois qu'on arrachait des ouvriers à leur lieu de travail. Le Ghetto attendait l'issue de cet événement avec anxiété. Notre libération totale et massive fut considérée comme la preuve que personnel d'une entreprise, en tant que collectivité, n'était pas soumis au "transfert". Évidemment, les ouvriers se rassemblèrent tôt le matin à des endroits convenus pour se rendre au travail, escortés par quelques gardes d'assises; le soir, la rentrée s'effectuait de la même manière. Ces groupes ne furent pas induits dans la rue, et pour quelques jours, tout marcha à nouveau bien.

Les vieillards et les enfants furent couchés dans les caves et les tentes.

- o - o - o -

L'INSTALLATION DANS LE BLOC.

Le 10 août on nous ordonne d'évacuer le petit Ghetto dans les heures. Nous ne pouvons rester que dans les 8 entreprises, celle de Gebens et celle de Hermann Doering. Une véritable catastrophe s'annonce ainsi pour le petit Ghetto. On doit-on aller? Les deux entreprises peuvent disposer de quelques blocs de maisons, où seuls les ouvriers peuvent loger, avec leur femme et leurs enfants. Les Allemands, doivent aller à ce que seuls les chefs d'entreprises, les Allemands, soient installés dans leurs ateliers, réellement employés chez eux, soient installés dans leurs blocs. Ils pourront "partir" d'une garde allemande. Un contrôle de blocs est quasi assuré. Que faut-il des faire face des vieux, des hommes de plus de 60 ans et des femmes de plus de 50 ans, auxquels le bureau de travail ne peut pas donner de carte de justification? Et sans ces cartes aucune entreprise ne peut les employer!

On nous indique aussi les habitations qui serviront à la fabrication et où logent les ouvriers. Avant le déménagement officiel on y conduit et on y cache les vieillards et les enfants. Nous devons, en outre, transporter les machines et les marchandises. Il faut que, le plus vite possible, la fabrication puisse reprendre. Si les SS revenaient avant la reprise du travail nous aurions été tous perdus. Nous travaillons facilement à installer les ateliers. Personne ne songe à chercher un domicile. Nos effets personnels sont entassés dans la cour. Cela n'a aucune importance! Pourvu que la fabrication puisse reprendre! Pendant la nuit nous mettons une clôture autour de notre bloc et y fixons une enseigne sur laquelle on lit: "Habitations du personnel de l'usine d'armements". On accède à notre bloc par une porte, gardée par deux membres de la garde des ouvriers.

Et voici notre cité séparée de toutes les autres, comme l'exigent les autorités. Nous ne pouvons pas oublier notre bloc. Nous nous installons tant bien que mal. Les maisons sont dans un état effrayant. Leurs propriétaires légitimes les ont quittées, il y a peu de jours seulement et, maintenant les chambres sont vides. Nous n'avons pas trouvé un seul être vivant dans les 8 maisons qui nous sont destinées. Les meubles sont en pièces. Les coussins et les couvertures sont déchirés et partent volent les plumes. Le mois d'août 42 gardera cette caractéristique, des plumes partout, dans les rues et dans les maisons on s'enfonce jusqu'aux genoux dans les plumes. Des matelas éventrés, la vaisselle brisée, des portes forcées complètent le décor. Toutes les vitres étaient brisées. Les SS avaient passé par là, ils avaient tout détruit. Ils avaient caché dans les armoires, les fourneaux, les lits, craignant de laisser échapper quelqu'un. Notre bloc donne sur la rue Niska, la rue Sochaczewska et la Place Parysowski. C'était, avant la guerre l'un des quartiers les plus misérables de Varsovie. Les habitations étaient tellement misérables que l'Office de confiscation de valeur n'avait même pas songé à les vider auparavant.

L'office de confiscation de valeur avait été créé par les SS au cours de l'action. Sa direction était installée 20 rue Niska. Son directeur était Geifel, SS Sturmführer, un assassin que tous craignaient dans le Ghetto. Ses bureaux occupaient quelques milliers de Juifs. Sous la surveillance des SS ils devaient vider les maisons et transporter dans les magasins de "la confiscation des valeurs" tout ce que les Allemands estimaient précieux. Les bureaux de Geifel disposaient de plusieurs magasins. Le plus grand se trouvait 20 Rue Niska, Rue Zamenhofs et Rue Dzielna. Un magasin dont les SS devaient certainement être fiers se trouvait dans la grande Synagogue de la Rue Tlomackie. On y vendait des meubles aux Polonais chrétiens. Ceux-ci étaient de grands amateurs des meubles volés aux Juifs assassinés, et la synagogue était toujours pleine d'acheteurs.

L'action prit de jour en jour de plus grandes proportions. Des milliers de gens étaient entassés dans les wagons. Il fallait fournir chaque jour 10.000 personnes et cela devenait de plus en plus difficile. Notre fabrique se trouvait tout près du camp d'où partaient les convois. Nous avons vu de nos fenêtres tout ce qui se passait dans cet enfer.

Il fallait sortir ces enfants de la cour. Ils étaient condamnés. Nous avons téléphoné à des amis chrétiens. Un prêtre catholique est prêt à héberger les enfants. Vers le soir nous leur faisons

On nous indique aussi les habitations qui servent à la fabrication de la poudre. Avant le déménagement officiel on y conduisit on y croise les vieillards et les enfants. Nous devons, en outre, transporter les machines et les marchandises. Il faut que, le plus vite possible, la fabrication puisse reprendre. Si les SS reviennent avant la reprise du travail nous aurons été tous perdus. Nous travaillons soigneusement à installer les ateliers. Personne ne songe à chercher un atelier. Nos effets personnels sont entassés dans la cour. Cela n'a aucune importance! Pourvu que la fabrication puisse reprendre! Pendant la nuit nous mettons une clôture autour de notre bloc et y fixons une sentinelle sur laquelle on lit: "Habitations du personnel de l'usine d'armement". On accède à notre bloc par une porte, gardée par deux membres de la garde des ouvriers.

Et voici notre site séparé de toutes les autres, comme l'exigent les autorités. Nous ne pouvons pas oublier notre bloc. Nous nous installons tant bien que mal. Les maisons sont dans un état effrayant. Les propriétés légitimes les ont quittées, il y a peu de jours seulement. Maintenant les chambres sont vides. Nous n'avons pas trouvé un seul être vivant dans les 8 maisons qui nous sont destinées. Les meubles sont en pièces. Les coussins et les couvertures sont déchirés et partent volent les plumes. Le mois d'août 45 gardons cette caractéristique, des plumes partent, dans les rues et dans les maisons on s'entonne l'adieu aux plumes dans les plumes. Des matelas éventrés, la vaie elle brisée, des portes forcées complètent le décor. Toutes les vitres étaient brisées. Les SS avaient passé par là, ils avaient tout détruit. Ils avaient enlevé dans les armoires, les tiroirs, les lits, craignant de laisser échapper quelque chose. Notre bloc donne sur la rue Niska, la rue Sokołowska et de la Place Pałacyowa. C'était, avant la guerre l'un des quartiers les plus misérables de Varsovie. Les habitations étaient tellement délabrées que l'Office de confiscation de valeur n'avait même pas songé à les voler auparavant.

L'Office de confiscation de valeur avait été créé par les SS au cours de l'action. Sa direction était installée 20 rue Niska. Son directeur était Gelfel, 22 Sturmlihrer, un caennin que tous craignaient dans le Ghetto. Ses bureaux occupaient quelques milliers de Juifs. Sous la surveillance des SS ils devaient voler les maisons et transporter dans les magasins de "la confiscation des valeurs" tout ce que les Allemands estimaient précieux. Les bureaux de Gelfel disposaient de plusieurs magasins. Le plus grand se trouvait 20 rue Niska, Rue Zamenhofa et Rue Dajana. Un magasin dont les SS devaient certainement être fiers se trouvait dans la grande Synagogue de la Rue Tlomacka. On y vendait les meubles aux Polonais chrétiens. Ceux-ci étaient de grands vendeurs de meubles volés aux Juifs assassinés, et la synagogue était toujours pleine d'acheteurs.

L'action prit de jour en jour de plus grandes proportions. Des milliers de gens étaient entassés dans les wagons. Il fallait fournir chaque jour 10,000 personnes et cela devenait de plus en plus difficile. Notre obligation se trouvait tout près du camp, on partait les convois. Nous nous en allions dans nos wagons tout ce qui se passait dans est enfer.

Pendant quelques jours on nous laissa travailler en paix. Il y avait des commandes pour plusieurs mois. Des délégués de la direction de l'armement vinrent de temps en temps. Le major Hassler inspecta lui-même notre installation. Le niveau de la production fut maintenu, malgré le temps perdu en déménagements. Le commandement était très satisfait de notre entreprise. Nous avions eu toutes les raisons de nous sentir tranquilles. Et pourtant nous savions qu'on nous trompait. Chaque jour on annonçait la fin de l'action, chaque jour devait être le dernier et ainsi les SS réussissaient à contenir la population. La commission de déménagement trompait le Conseil des juifs et le service d'ordre. Le commandement de l'armement mentait à son chef allemand. Quant à nous, tout le monde nous mentait. Les Allemands ne se contentaient pas de faire attaquer des hommes sans défenses, des vieillards, des femmes, des enfants par les SS, les Ukrainiens et les Lettons, armés de mitrailleuses et soutenus par des tanks, des canons et des lance-flammes, ils ne se contentaient pas non plus de gazer les gens, de les brûler vifs mais ils usaient encore d'une arme invisible, qui devait faire beaucoup de mal: ils mentaient. Ils n'avaient cessé de mentir dès le premier jour de l'occupation de Varsovie, le 28.9.1939. Leurs premières proclamations n'annonçaient-elles pas aux juifs qu'ils seraient traités exactement comme les chrétiens ? Et pourtant ces proclamations étaient signées par des généraux de l'armée allemande, du commandant de la place de Varsovie, du commandement des armées de l'Est et tous ces généraux appartenaient à d'anciennes familles nobles de Prusse. Ils ont menti ces Messieurs au "von" et de façon aussi grossière que le SS Scharführer Trockenmeyer qui s'amusa à arrêter au passage les ouvriers juifs, leur lançant une pièce d'or, leur ordonnait de la ramasser et les tuait alors d'un coup de revolver dans le dos.

Le 18 août les SS cernèrent notre bloc. Ils chassèrent tout le monde des maisons. Les vieillards, les femmes, les enfants furent emmenés au camp de départ. Ce fut un jour terrible pour notre personnel. Presque toutes les femmes furent emmenés, seuls quelques enfants purent être cachés et sauvés. Parmi les 2000 habitants de notre bloc, 600 furent ainsi massacrés quoique tous y fussent installés légalement. On ne demanda à personne ses papiers. Rien ne nous protégeait désormais, ni la fabrique, ni le bloc.

A chacun d'essayer de se tirer d'affaire, seul... Et les enfants constituaient notre plus grand souci!

IL FAUT METTRE LES ENFANTS A L'AERI.

Les 2 enfants de mon ami avaient été épargnés, par miracle, le 18 août. Lorsque les SS crièrent: "Tous les juifs dehors!", nous avons caché les deux petits dans un panier à linge. Pendant 3 heures, pendant tout le temps que dura la perquisition (Blockade), nous avons dû rester dans la cour. Les SS fouillaient les maisons. Nous tremblions pour la vie des petits. Resteraient-ils tranquilles dans leur panier? Par bonheur, on nous laissa, mon ami et moi. Nous nous sommes précipités dans notre chambre. Le panier n'avait pas été touché. Et lorsqu'il eut été ouvert les enfants, effrayés, nous dirent: "Oui, les soldats ont cherché ici mais nous avons enfoncé nos mouchoirs en bouche et n'avons pas bougé". Ils étaient tout fiers de leur exploit.

Il fallait sortir ces enfants du ghetto. Ici ils étaient condamnés. Nous avons téléphoné à des amis chrétiens. Un prêtre catholique est prêt à héberger les enfants. Vers le soir nous leur faisons

Pendant quelques jours on nous laisse travailler en paix. Il y avait des commandes pour plusieurs mois. Des délégués de la direction de l'armement vinrent de temps en temps. Le major Haasler insista lui-même notre installation. Le niveau de la production fut maintenu, malgré le temps perdu en déménagements. Le commandement était très satisfait de notre entreprise. Nous avions eu toutes les raisons de nous sentir tranquilles. Et pourtant nous savions qu'on nous trompait. Chaque jour on annonçait la fin de l'action, chaque jour devait être le dernier et ainsi les SS réussissaient à contenir la population. La commission de désarmement trompait le Conseil des villes et le service d'ordre. Le commandement de l'armement mentait son chef allemand. Quant à nous, tout le monde nous mentait. Les Allemands ne se contentaient pas de faire attendre des hommes sans élan, des vieillards, des femmes, des enfants par les SS, les Kristians et les Lettons, armés de mitrailleuses et soutenus par les tanks, des canons et des lance-flammes, ils ne se contentaient pas plus de garder les bords, de les brûler vifs mais ils usaient encore d'une arme invisible, qui devait faire beaucoup de mal: ils mentaient. Ils n'avaient cessé de mentir dès le premier jour de l'occupation de Varsovie, le 28.9.1939. Leurs premières proclamations d'annonçaient-elles pas aux Juifs qu'ils seraient traités exactement comme les chrétiens ? Et pourtant ces proclamations étaient signées par des généraux de l'armée allemande, du commandement de la place de Varsovie, du commandement des armées de l'Est et tous ces généraux appartenant à d'anciennes familles nobles de Prusse. Ils ont menti ces Messieurs au "voyn" et de façon aussi grossière que les ouvriers charbonniers Trochenkowsky qui s'amusait à arrêter au passage les ouvriers, leur lançant une pièce d'or, leur ordonnant de la ramasser et de leur donner un coup de revolver dans la dos.

Le 18 août les SS commencent notre bloc. Ils passent tout le monde des maisons. Les vieillards, les femmes, les enfants furent amenés au camp de départ. Ce fut un jour terrible pour notre personne. Presque toutes les femmes furent emmenées, seules quelques enfants furent être cachés et sauvés. Parmi les 2000 habitants de notre bloc, 50 furent ainsi massacrés quoiqu'ils fussent installés légalement. On ne demanda à personne ses papiers. Rien ne nous protégeait désormais, ni la fabrique, ni le bloc.

A chacun d'essayer de se tirer d'affaire, seul... Et les enfants constituaient notre plus grand espoir!

IL FAUT METTRE LES ENFANTS A L'ABRI.

Les 2 enfants de mon ami avaient été épargnés, par miracle, le 8 août. Lorsque les SS crièrent: "Tous les Juifs dehors!", nous avions caché les deux petits dans un panier à linge. Pendant 3 heures, pendant tout le temps que dura la perquisition (Blokade), nous avons rester dans la cour. Les SS fouillaient les maisons. Nous tremblions pour la vie des petits. Restaurer les tranquilles dans leur maison pour la vie des petits, on nous laisse, mon ami et moi. Nous nous sommes réfugiés dans notre chambre. Le panier n'avait pas été touché. Lorsque l'ont été ouvert les enfants, effrayés, nous dirent: "Quel soldat ont enrobé les enfants, effrayés, nous dirent: "Quel soldat en poche et n'avons pas bougé". Ils étaient tout livide de leur exploit.

Il fallait sortir ces enfants du ghetto. Ici ils étaient confinés. Nous avons téléphoné à des amis chrétiens. Un prêtre catholique est prêt à héberger les enfants. Vers le soir nous leur faisons

franchir le mur du ghetto, après avoir acheté le silence d'un gendarme, au prix d'une montre en or. Pendant la même nuit nous regagnons le ghetto. Les enfants sont à l'abri et c'est le principal. Nous sommes soulagés d'un grand souci.

Les SS reviennent fréquemment. Et de nouveau c'est la perquisition. Tous les ouvriers doivent sortir de l'usine. Les SS fouillent les maisons pour retrouver ceux qui s'y cachent. Ils fusillent immédiatement tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons. Les habitants du bloc doivent s'aligner dans la cour de la fabrique. Un homme sur deux ou trois doit s'agenouiller après avoir reçu un coup de fouet sur la tête. Ceux qui n'ont pas été frappés sont ramenés à l'usine. Les autres sont aussitôt cernés et emmenés. A chacune de ces perquisitions 30 à 40 % du personnel disparaissaient. Mes amis aryens me prévenaient régulièrement de ce qui nous attendait. Ils me priaient de quitter le ghetto. Je ne le voulais pas. Je ne pouvais pas abandonner ma famille et mes meilleurs amis. Je ne fais plus rien à l'usine. Ces écritures au bureau sont inutiles. Les SS ne regardent même plus les chiffres, les chiffons de papiers. Pourquoi établir des cartothèques? Pourquoi inscrire le travail fourni, les salaires payés? Pourquoi toutes ces formalités, puisque chaque jour on tue les ouvriers? Sans le moindre motif l'usine est cernée et les ouvriers sont emmenés. Cela ne dépend que des caprices de l'humeur des SS. Si un ouvrier portait encore de bons habits, les SS lui disaient en ricannant: "Tiens un monsieur bien qui n'a rien fait de toute sa vie" et l'envoyaient à la mort. Si quelqu'un n'avait plus que des haillons, s'il était amaigri et semblait affamé, on le déportait aussi parce qu'il ne pouvait plus rien fournir et semblait parfaitement inutile. Et pendant ce triage les SS ne nous épargnaient pas les quolibets.

Chaque soir nous discutons et cherchions à sortir de notre situation. Nous savions que la déportation impliquait une mort cruelle. Nous en avions les preuves. Nous savions que les trains menaient à Treblinka. Cela avait été établi de façon formelle. Les cheminot polonais nous avaient donné des renseignements précis. On nous procura, pour des sommes considérables, des photographies des installations de Treblinka, des soi-disant bains où les hommes, les femmes et les enfants trouvaient la mort. Personne n'est sorti vivant de ces "bains".

Nous avons chargé des Polonais d'interroger les paysans de la région de Treblinka. Ces paysans connaissaient quelques Ukrainiens qui venaient boire dans les cabarets du village et payaient en dollars, en or, en diamants leur vodka. Nous avons confié, à ces Polonais, des listes portant des centaines de noms, pour qu'ils nous rapportent au moins une signature. Nous avons mis des millions à leur disposition: "Apportez-nous un signe de vie des milliers qui ont été déportés de Varsovie!" Rien ne vint, tous avaient été tués. Un juif revint de Treblinka. Il s'occupait d'enlever les cadavres des "bains". Voici ce qu'il déclara: 100 hommes par convoi sont destinés à différents travaux (nettoyer les wagons, transporter les cadavres des "bains", au crématoire, trier les habits des victimes) et le soir ils étaient tous fusillés. Qu'importe, n'est ce pas, puisque le lendemain il y en avait d'autres.

Au cours de nos discussions, nous envisagions souvent de nous réfugier dans la partie aryenne de la ville. Nous ne pensions pas encore à cette résistance qui nous occupera tellement quelques mois plus tard. Chacun d'entre nous ne voyait que son propre sort. Les autorités

acheter le mur du ghetto, après avoir acheté le silence d'un gendarme au prix d'une montre en or. Pendant la même nuit nous regardons le ghetto. Les enfants sont à l'abri et c'est le principal. Nous sommes sages d'un grand souci.

Les 22 reviennent fréquemment. Et de nouveau c'est la poursuite. Tous les ouvriers doivent sortir de l'usine. Les 22 fouillent les maisons pour retrouver ceux qui s'y cachent. Ils fouillent immédiatement tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons. Les habitants doivent s'aligner dans le couloir de la fabrique. Un homme sur dix ou trois doit s'agenouiller après avoir reçu un coup de fouet à la tête. Ceux qui n'ont pas été frappés sont ramenés à l'usine. Les autres sont assis sur des bancs et commencent à chanter. Les amis s'efforcent de donner 30 à 40 \$ du personnel disparaissant. Mes amis s'efforcent de nous attendre. Ils ne prient pas. Je ne le voulais pas. Je ne pouvais pas abandonner ma famille et mes meilleurs amis. Je ne fais plus rien à l'usine. Ces écritures au bureau sont inutiles. Les 22 ne regardent même pas les chiffres, les chiffres de papier. Pourquoi établir des comptes? Pourquoi inscrire le travail fourni, les salaires payés? Pourquoi toutes ces formalités, puisque chaque jour on tue les ouvriers? Le moindre motif l'usine est fermée et les ouvriers sont emmenés. On ne dépend que des caprices de l'homme des 22. Si un ouvrier était encore de bons habits, les 22 lui disaient en ricanant: "L'homme un monsieur bien qui n'a rien fait de toute sa vie" et l'emmènent à la mort. Si quelqu'un n'avait plus que des ballons, s'il avait un amant et semblait aimé, on le déportait aussi parce qu'il pouvait plus rien fournir et semblait parfaitement inutile. Et pendant ce triage les 22 ne nous épargnaient pas les quolibets.

Chaque soir nous discutons et cherchions à sortir de notre situation. Nous savons que la déportation impliquait une mort certaine. Nous savons les preuves. Nous savons que les trains menaient à Treblinka. Cela avait été établi de façon formelle. Les chemins de fer nous avaient donné des renseignements précis. On nous procura, pour quelques sommes considérables, des photographies des installations de Treblinka, des soi-disant bains ou les hommes, les femmes et les enfants pouvaient la mort. Personne n'est sorti vivant de ces "bains".

Nous avons chargé des Polonais d'interroger les paysans de la région de Treblinka. Ces paysans connaissaient quelques Ukrainiens qui venaient boire dans les cabarets du village et payaient en dollars, en or, en diamants leur vodka. Nous avons confié à ces Polonais, des listes portant des centaines de noms, pour qu'ils nous rapportent au moins une signature. Nous avons mis des millions à leur disposition: porter-nous un signe de vie des milliers qui ont été déportés de Treblinka. Rien ne fut, tous avaient été tués. Un juif revint de Treblinka. Il s'occupait d'envoyer les cadavres des "bains". Voici ce qu'il déclara: 100 hommes par convoi sont destinés à différents lieux (nettoyer les wagons transporter les cadavres des "bains", nettoyer, trier les habits des victimes) et le soir ils étaient emmenés. Qu'importe, n'est-ce pas, puisque le lendemain il y en avait d'autres.

Au cours de nos discussions, nous envisageons souvent de nous installer dans la partie aryenne de la ville. Nous ne pensions pas en fait à cette résistance qui nous occupait tellement quelques mois plus tard. Chacun d'entre nous ne voyait que son propre sort. Les autorités

assuraient chaque jour que cela allait finir et nous espérions que les dernières femmes, que les derniers enfants seraient épargnés. En août et en septembre 1942 on n'aurait pas pu trouver un seul pistolet, une seule balle dans le ghetto. Les groupes d'ouvriers juifs que la garde allemande conduisait chaque jour au travail, dans la partie aryenne de la ville, aux Steyerwerken, à la gare de l'Est, ne songeaient qu'à introduire des aliments dans le ghetto. Les gendarmes fusillaient chaque jour, aux portes du ghetto, des ouvriers qui n'avaient caché que 100 gr de beurre. La faim est plus forte que toutes les craintes. Pendant la nuit on lançait des aliments par dessus le mur. Les contrebandiers achetaient les gendarmes pour introduire quelques camions de farine. Tous les chemins secrets qui conduisaient au ghetto ne servaient encore qu'au ravitaillement. Quelques mois plus tard on introduira plus que des armes et des munitions.

Mes amis chrétiens ne cessèrent de me harceler. Ils me téléphonaient sans cesse de quitter le ghetto. Mon ami Léon me pria de cacher les femmes, dans la ville aryenne, chez mes amis.

Le 26 août je prévins Dora, la femme de mon camarade d'études, que j'arriverais le 27 avec 2 femmes. Dora était russe, citoyenne soviétique et son mari avait été arrêté au début de la guerre germano-russe et déporté dans un camp allemand. Elle logeait avec 2 Russes, Ossif et Alexandre, anciens officiers de l'armée du Tsar. Ils étaient venus en Pologne après la révolution et s'y étaient naturalisés Polonais. Nous étions tous très liés. Avant les Actions, Dora venait souvent, en cachette, nous visiter dans le ghetto. Ossip avait épousé une juive, qui devait vivre dans le ghetto mais leur fille, Polanta, âgée de 13 ans, avait pu rester avec son père. C'étaient de très braves gens. Ils m'invitaient chaque jour à venir chez eux, quoique, par d'immenses affiches, apposés partout dans la ville aryenne, Bethke, un Allemand qui était préfet de police, ait menacé de mort tous ceux qui aidaient les juifs. A ces amis je pouvais confier les femmes. Je me réjouissais beaucoup de revoir mes amis. Le lendemain matin il nous fut impossible de passer. De nouveaux gendarmes, encore inconnus, montaient la garde de 5 à 7 h., au cours de l'après-midi, ils furent remplacés par de vieilles connaissances. Moyennant une paire de gants et une serviette en cuir, un membre du service d'ordre, qui les connaissait, obtint la permission de laisser passer la voiture.

C'était un petit camion qui circulait avec un faux numéro et une fausse autorisation évidemment. Le chauffeur de la firme est au volant. Régulièrement l'un des gendarmes arrête la voiture à la porte du ghetto. Il demande les papiers, les examine sur toutes leurs faces. Il est fou de nous retenir si longtemps. Les SS ne sont qu'à quelques mètres et s'il attire leur attention, nous sommes perdus. Il veut peut être nous attirer dans un piège. Cela n'arrive pourtant que très rarement qu'un gendarme arrête quelqu'un, après avoir été acheté. Que faut-il faire s'il demande des papiers aux femmes ou s'il nous en demande ? Nous n'avons rien sur nous. Nous avons laissé nos vrais papiers et nous ne possédons pas encore de faux papiers d'aryens. Frêt à tout, je sors quelques billets de 100 zlotys et les tiens en main. S'il demande quelque chose, je lui tends l'argent. Les femmes sont pâles comme des mortes. Il demande les papiers. Je lui présente les billets de banque. Il les prend, hésite un instant et fait un mouvement de la tête à peine perceptible. Cela suffit au chauffeur, un vieux contrebandier. Il embraye et la voiture file dans une rue latérale. Nous faisons quelques mètres. Le chauffeur veut passer en 2ème vitesse... cela ne va pas. Il tire, il pousse sur le levier: rien

ITS

Internationaler Suchdienst

Bibliothek G 200/Hol Ghetto Warschau 14

... pendant chaque jour que cela allait finir et nous espérons que
 les dernières femmes, que les derniers enfants seraient épargnés.
 ... et en septembre 1942 on n'avait pas pu trouver un seul juif
 dans la ghetto. Les groupes d'ouvriers juifs
 dans la garde allemande conduisaient chaque jour au travail, dans la
 ville, aux Steyerwerken, à la gare de l'Est, ne
 s'occupaient qu'à introduire des aliments dans la ghetto. Les gendarmes
 surveillaient chaque jour, aux portes du ghetto, des ouvriers qui
 avaient caché que 100 gr de beurre. La farine est plus forte que
 toutes les cravates. Pendant la nuit on lançait des aliments par des
 trous dans la mur. Les contrebandiers s'occupaient des gendarmes pour intro-
 duire quelques camions de farine. Tous les chemins secrets qui con-
 duisaient au ghetto ne servaient encore qu'à ravitailler. Quel-
 ques mois plus tard on introduisit plus que des armes et des munitions.

Mais mes amis chrétiens ne cessèrent de me harceler. Ils me télépho-
 nèrent sans cesse de quitter la ghetto. Mon ami Léon me pria de sa-
 luer les femmes, dans la ville aryenne, chez mes amis.

Le 26 août je prévins Doris, la femme de mon camarade d'études,
 de l'arriverais le 27 avec 2 femmes. Doris était russe, citoyenne
 américaine et son mari avait été arrêté au début de la guerre d'Espagne.
 Elle était dans un camp allemand. Elle logeait avec 2 Russes,
 une et alexandrine, anciens officiers de l'armée du Tsar. Ils étaient
 dans un Pologne après la révolution et s'y étaient naturalisés Polo-
 naises. Nous étions tous très liés. Avant les actions, Doris venait sou-
 vent, on cachette, nous visiter dans la ghetto. Quand avait épousé
 une juive, qui devait vivre dans la ghetto mais leur fille, enfants,
 de 12 ans, avait pu rester avec son père. C'était de très
 bons gens. Ils m'invitaient chaque jour à venir chez eux, quelque
 fois d'invitations affiches, appesées partout dans la ville aryenne,
 un allemand qui était prêt de police, ait menacé de mort
 les ceux qui aidaient les juifs. A ces amis je pouvais confier les
 armes. Je me réjouissais beaucoup de revoir mes amis. Le lendemain
 matin il nous fut impossible de passer. Des nouveaux gendarmes, encore
 inconnus, montaient la garde de 5 à 7 h., au cours de l'après-midi,
 ils furent remplacés par de vieilles connaissances. Moyennant une
 somme de 500 francs on put, un nombre de services d'ordre,
 les connaissances, obtint la permission de laisser passer la voi-

... était un petit camion qui circulait avec un faux numéro et une
 fausse autorisation évidemment. Le chauffeur de la limo est un vo-
 lontaire. Régulièrement l'un des gendarmes arrête la voiture à la porte
 du ghetto. Il demande les papiers, les examine sur toutes leurs faces
 et si tout est en ordre il nous laisse passer. Les 20 ne sont qu'un
 groupe de 20 à 30 personnes, nous sommes perdus. Il veut
 que nous attirer dans un piège. Cela n'arrive pourtant pas très
 souvent qu'un gendarme arrête quelqu'un, après avoir été averti.
 On fait-il faire à l'un des gendarmes des papiers aux femmes ou à l'un
 des hommes ? Nous n'avons rien sur nous. Nous avons laissé nos vrais
 papiers et nous ne possédons pas encore de faux papiers d'aryens.
 Et à tout, je sors quelques billets de 100 zlotys et les tiens en
 main. Si l'un demande quelques choses, je lui tends l'argent. Les femmes
 ont des papiers comme des cartes. Il demande les papiers. Je lui présente
 les billets de banque. Il les prend, hésite un instant et fait un
 mouvement de la tête à peine perceptible. Cela signifie un chauffeur
 vient le contrebandier. Il emprunte la voiture sans que rien
 se passe. Nous faisons quelques mètres. Le chauffeur veut passer en
 vitesse... cela ne va pas. Il tire, il pousse sur le levier: rien

ITS
 Internationaler Buchdienst
 Bibliothek & Buchhandel
 ...

à faire. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage. Il jure. La voiture ne bouge pas! Nous voilà dans de beaux draps! Et cela, à 50 m. des murs du ghetto. Les femmes sont encore tout émues de l'incident avec la garde et nous voici immobilisés, sans papiers. Il faut quitter la voiture. Des passants nous remarquent. Tout cela est terriblement dangereux. Il faut se décider. Ou bien rentrer au ghetto, ou bien continuer à pied. Nous décidons de continuer, isolément. Ainsi si l'un de nous est arrêté, il ne compromettra pas les autres.

Et nous allons ainsi jusqu'à l'allée Jerozolimskie, à la gare principale. Nous n'osons pas prendre le tram. Mes amis habitent rue Hoza. À la gare je prends un fiacre. Les femmes nous suivent dans un autre. Nous demandons d'être conduits à un autre numéro que celui que nous voulons. Dans la rue Hoza nous attendons que les cochers soient partis, car ils ne faut pas qu'ils sachent où nous entrons. Il faut être très prudent dans la ville gryenne, et nous le savions, car la Gestapo a partout ses agents, vrais ou faux. Beaucoup de gens gagnent ainsi facilement leur vie. Cela rapporte beaucoup d'arrêter des suspects et de leur demander des papiers. Bien souvent les agents disent immédiatement à leurs victimes qu'elles sont juives et qu'elles doivent les suivre au commissariat. Si ce sont de faux agents, on s'en tire en payant. Sinon il ne servait à rien de vouloir payer. Il fallait surtout se méfier des cochers. Il vous conduisait, en effet, à l'adresse indiquée mais au lieu de demander leurs 10 ou 20 zlotys, ils en exigeaient des milliers, sinon c'était la dénonciation et tout ce que cela impliquait. Il n'y avait rien à faire. Si on tombait entre les mains d'un tel bandit, et cela arrivait souvent, il fallait s'exécuter.

Nous étions heureux d'être arriver à bon port. Comme je montais l'escalier qui menait chez mes amis, une femme m'arrête pour me dire: "Je vous ai immédiatement reconnu, Monsieur Félix. J'ai vu des photographies sur lesquelles vous vous trouvez avec Mme Dora et Mr. Ossip. Je vous attends depuis ce matin. Je suis la bonne. Un malheur nous est arrivé. On a arrêté Mme Dora ce matin. La Gestapo a pris l'état-civil de toutes les personnes présentes. La femme de Mr. Ossip a aussi quitté le ghetto. Il n'y a plus personne dans l'appartement. La Gestapo a déclaré qu'elle reviendra pour enlever tout ce qui appartient à Mme Dora. Mr. Ossip et Mr. Alexandre vous prient de venir dans le petit café, au coin de la rue Marszalkowska. Ils vous y attendent."

Je n'osais plus regarder les femmes. Je les avais fait sortir du ghetto pour les mettre à l'abri. Elles ont dû courrir de si grands dangers en cours de route et je ne sais même pas où elle pourront passer la nuit. Nous allons au café.

Je n'y vois ni Ossip, ni Alexandre. Je m'adresse à la caissière. Elle me demande mon nom. "On vous attend depuis ce matin", dit-elle. Elle nous mène dans une petite chambre, où nos amis nous attendent. Nous nous embrassons. Ossip pleure. Les chiens d'Allemands ont emmené aujourd'hui notre chère Dora. Nous avons tout fait pour essayer de savoir, où elle est. Nous nous sommes adressés à un avocat allemand de Varsovie, que nous connaissons personnellement. Il a été à la Gestapo où on lui a conseillé de ne pas s'occuper d'une citoyenne soviétique, juive par dessus le marché. Cet avocat nous a fait savoir qu'il croyait que la situation de Dora était très mauvaise. Et de plus nous nous demandions ce que tu devenais. Nous n'avons pas dormi de toute

faire. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage. Il jure.
voiture ne bouge pas! Nous voilà dans de beaux draps! Et cela, à
m. des murs du ghetto. Les femmes sont encore tout ébouriffées de l'in-
dent avec la garde et nous voici immobilisées, sans parler. Il faut
attendre la voiture. Des passants nous regardent. Tout cela est ter-
riblement dangereux. Il faut se décider. Ou bien rentrer au ghetto,
ou bien continuer à pied. Nous décidons de continuer, isolément. Ainsi
l'un de nous est arrêté, il ne compromettra pas les autres.

Et nous allons ainsi jusqu'à l'allée Jerolimaskie, à la gare
principale. Nous n'osons pas prendre le tram. Mes amis habitent rue
... A la gare je prends un fiacre. Les femmes nous suivent dans un
fiacre. Nous demandons d'être conduits à un autre numéro que celui
de nous voulons. Dans la rue Hosa nous attendons que les cochers
soient partis, car ils ne faut pas qu'ils sachent où nous entrons.
Il faut être très prudent dans la ville prussienne, et nous le savons,
et la Gestapo a partout ses agents, vrais ou faux. Beaucoup de gens
meurent ainsi facilement leur vie. Cela rapporte beaucoup d'argent
aux suspects et de leur demander des papiers. Bien souvent les agents
font immédiatement à leurs victimes qu'elles sont juives et qu'elles
sont les suivre au commissariat. Et ce sont de faux agents, on
en tire en payant. Sinon il ne servirait à rien de vouloir payer. Il
fallait surtout se méfier des cochers. Il vous conduisait, en effet,
l'adresse indiquée mais au lieu de demander leurs 10 ou 20 złotys,
ils on exigeaient des milliers, sinon c'était la dénonciation et tout
ce que cela impliquait. Il n'y avait rien à faire. Si on tombait en-
dehors les mains d'un tel bandit, et cela arrivait souvent, il fallait
s'exécuter.

Nous étions heureux d'être arrivés à bon port. Comme je montais
le cocher qui menait chez mes amis, une femme m'arrête pour me dire:
vous ai immédiatement reconnu Monsieur Félix. J'ai vu des photo-
graphes sur lesquelles vous trouvez avec Mme Dora et Mr. Oasip.
vous attendez depuis ce matin. Je suis la bonne. Un soir nous
sont arrivés. On a arrêté Mme Dora ce matin. La Gestapo a pris l'état-
civil de toutes les personnes présentes. La femme de Mr. Oasip a sus-
cité le ghetto. Il n'y a plus personne dans l'appartement. La
Gestapo a déclaré qu'elle reviendra pour enlever tout ce qui appar-
tient à Mme Dora, Mr. Oasip et Mr. Alexandre. Vous priez de venir
à la petite café, au coin de la rue Marszalkowska. Les vous y atten-

Je n'osais plus regarder les femmes. Je les avais fait sortir
du ghetto pour les mettre à l'abri. Elles ont dû courir de si grandes
dangers en cours de route et je ne sais même pas où elle pourraient
passer la nuit. Nous allons au café.

Je n'y vois ni Oasip, ni Alexandre. Je m'adresse à la caissière.
elle me demande mon nom. "On vous attend depuis ce matin", dit-elle.
nous même dans une petite chambre, où nos amis nous attendent.
nous nous embrassons. Oasip pleure. Les chiens d'Allemands ont emme-
né aujourd'hui notre chère Dora. Nous avons tout fait pour essayer de
voir, où elle est. Nous nous sommes adressés à un avocat allemand
Varsovie, que nous connaissons personnellement. Il a été à la Ges-
to ou on lui a conseillé de ne pas s'occuper d'une citoyenne sovié-
tise. Juive par dessus le marché. Cet avocat nous a fait savoir qu'il
pouvait que la situation de Dora était très mauvaise. Et de plus nous
nous demandions ce que tu devrais. Nous n'avons pas dormi de toute

la nuit. A 6 heures du matin nous étions déjà sur le balcon. De là-haut nous voyons chaque jour les ouvriers juifs que l'on conduit au travail dans les bâtiments de l'ambassade soviétique, rue Poznanska. Nous pensions que tu viendrais avec eux. A 6 h.30 on a sonné. Dora s'est précipitée sur la porte. Nous entendions parler l'allemand. Zenia, ma femme, put s'échapper par la porte de la cuisine.. Dora fut aussitôt arrêtée. Ils ont fouillé tout l'appartement et nous ont demandé nos papiers. Ils ont emporté toutes les lettres et tous les papiers de Dora et ont mis les scellés sur sa porte. Dora voulait emporter quelques affaires. Ils lui dirent qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle reviendrait bientôt. Dora était très impressionnée. Elle savait bien qu'on l'arrêterait un jour. Nous lui avons demandé de se cacher, mais elle avait toujours refusé. Elle était la seule citoyenne, qui était encore libre à Varsovie. Elle craignait que la gestapo rende son mari responsable de ce qu'elle faisait. Elle ne voulait pas se cacher, car elle craignait qu'on ne le punirait dans le camp où il était interné. Quand ils l'amenèrent, elle nous cria en russe: "Je ne reviendrais jamais. Aidez Felix et ses amis" (7 mois plus tard, je devais apprendre dans la prison Pawiak, que la citoyenne soviétique Dora A. avait été fusillée dans la cour de la prison le 27.8.42, le lendemain de son arrestation).

Que nous restait-il à faire? Nous voulions rentrer au Ghetto, mais ce n'était pas possible le jour même. Je téléphonai à quelques amis et reçus partout la même réponse: "Nous voulons bien te recevoir, mais que faire de deux personnes qui sont avec toi?" J'avais l'adresse de la bonne, qui avait servi chez mes parents pendant 20 ans. Elle voulut bien nous accueillir. Elle habitait une mansarde avec son mari et deux enfants. Son mari trainait un riksha et ne travaillait que la nuit, ainsi sa place était libre. Il fallut enlever le seul lit qu'ils possédaient, car sinon nous n'aurions pas eu assez de place sur le sol. Nous sommes restés là-bas pendant une semaine. Il fallut partir ensuite. Le concierge nous avait remarqués. De plus, notre hôtesse réclamait tant d'argent que nous ne pouvions plus la payer. Ossip et Alexandre nous recueillirent pendant 8 jours. Ce séjour dans la ville aryenne était tellement énervant, que nous nous sommes décidés de rentrer dans le Ghetto. L'action n'était toujours pas terminée et nous savions ce que nous attendait dans le Ghetto. Et pourtant nous préférons affronter ces dangers, /continuer à nous cacher ici. dans un entourage hostile. /qu'à/

Chaque fois que l'on sonnait, chaque fois que l'on frappait à la porte nous sursumptions de frayeur. L'atmosphère devenait irrespirable. dans l'appartement. Nous étions chez de vrais amis, qui ne nous gardaient que par amitié et non pas pour de l'argent comme c'était le cas d'habitude. Ils risquaient gros puisque nous n'avions pas de papiers. Au moindre contrôle ils étaient perdus, comme nous. Jamais ils ne nous ont montré la moindre mauvaise humeur à cause de ces dangers, au contraire ils essayaient toujours de nous consoler de nos malheurs.

Et pourtant nous ne voulions pas abuser longtemps de leur hospitalité. Nous avions des ennuis à cause de nos papiers. Par l'intermédiaire d'un ami, j'avais demandé des papiers aux organisations clandestines polonaises. Les Polonais ne devaient pas savoir, évidemment, que nous étions juifs. Comme les Juifs, les anciens officiers polonais

le Ghetto la catastrophe...
tion dur-
victimes. Le Ghetto, en fait, n'avait pas...

cherchaient de faux papiers pour échapper à l'enregistrement, ordonné par les Allemands. Les organisations clandestines leur procuraient, ainsi qu'à leur famille, gratuitement, de faux papiers. Ces papiers étaient mieux faits que ceux que les Juifs pouvaient acheter et, de plus, ils étaient enregistrés partout. Nous devions obtenir de tels papiers. L'agent de liaison, un officier, qui devait nous les procurer fut arrêté à la rue. Malgré tous nos efforts nous n'avons jamais pu retrouver trace de lui. Sa femme nous dit qu'il portait beaucoup de documents sur lui, y compris nos photos. L'organisation arrêta la fabrication de faux papiers et nous étions obligés d'entrer en contact avec des faussaires professionnels.

J'ai dû me rendre pour cela à différents rendez-vous. Ces breves sorties étaient terribles. Je me sentais une bête traquée. Le danger menaçait de partout. Il fallait avoir des nerfs à toute épreuve pour vivre ainsi, entouré d'ennemis. Dans chaque rue on pouvait lire sur une grande affiche rouge que tout Polonais qui aidait un Juif serait puni de mort. Je me tenais devant l'une de ces affiches et la lisait comme un meurtrier, dont la tête avait été mise à prix. Ici était écrit et qu'il était du devoir de tout citoyen de me livrer à la police, moi le criminel international. J'avais attiré le malheur sur l'humanité et je devais subir un juste châtement.

Non, il faut partir... partir le plus vite possible et rentrer au Ghetto. Il vaut mieux disparaître là-bas que mendier ici, parmi les menteurs et les hypocrites, un peu de compréhension et de pitié. Oui, nous sommes des sous-hommes sans civilisation, ni culture... tandis que ceux ceux qui asphyxient et qui brûlent nos femmes et nos enfants appartiennent à la Race des Seigneurs. Et ce peuple-là peut, à juste titre se réclamer de la culture, de l'honneur et de la tradition, de la dignité et de l'humanité; ce peuple qui a commis de tels crimes.

Nous ne pouvions atteindre nos enfants. Je rendis souvent visite au prêtre qui les hébergeait. Il me déconseilla de les voir. Ils sont inscrits comme orphelins. Personne ne sait que ce sont de petits juifs. Ils vivaient avec de petits chrétiens, dont les parents avaient été déportés en Allemagne. Il me passait toujours des lettres des petits. Ils allaient bien, mais désiraient revoir leurs parents et nous priaient de les reprendre. Ils savaient ce qui se passait dans le Ghetto. Tout enfant juif savait ce que signifiaient camp de travail, Treblinka, côté aryen, faux papiers.

Le prêtre voulait aussi nous aider, les femmes et moi. Je ne puis, malheureusement, pas encore nommer cette noble personnalité. "Quelle bénédiction, quelle consolation puis je vous porter?" disait-il. "Moi qui suis chrétien, je n'ose plus vous regarder dans les yeux. J'ai honte de ces crimes que commettent des chrétiens. Dieu ne veut pas cela. Sa colère frappera un jour tous ceux qui font couler tant de sang innocent."

Nous ne voulons pas que Léon reste seul dans le Ghetto. Nous nous étions juré au début de l'action de nous entr'aider, de mourir ensemble ou de vivre ensemble. Je recevais chaque jour de ses nouvelles. Dans le Ghetto la catastrophe prenait toujours une plus grande ampleur. L'action durait toujours. Chaque jour les Allemands réclamaient leurs 10.000 victimes. Le Ghetto, en fait, n'existait plus et seuls quelques blocs

professionnels de faux papiers et nous étions obligés d'entrer en contact avec des
 faux papiers et compris nos photos. L'organisation avait la fabrication
 de faux papiers partout. Nous devions obtenir de tels papiers. L'a-
 vant de partir, nous avons obtenu de tels papiers. Les papiers étaient
 faits par les Allemands. Les organisations clandestines leur fournissaient, ain-
 si qu'à leur famille, gratuitement, de faux papiers. Ces papiers étaient
 destinés à ceux qui les utilisaient pour acheter et de plus, ils
 ont de liaison, un officier, qui devait nous les procurer fut arrêté
 en 1942. Malgré tous nos efforts nous n'avons jamais pu retrouver
 son adresse. L'homme nous dit qu'il portait beaucoup de documents
 et qu'il avait des photos. L'organisation avait la fabrication
 de faux papiers et nous étions obligés d'entrer en contact avec des
 professionnels.

J'ai dû me rendre pour cela à différents rendez-vous. Ces preuves
 étaient très difficiles. Je me sentais une bête traquée. Le danger
 était partout. Il fallait avoir des nerfs à toute épreuve pour
 vivre ainsi, entouré d'ennemis. Dans chaque rue on pouvait lire sur une
 affiche rouge que tout Polonais qui aide un Juif sera puni
 à mort. Je me tenais devant l'une de ces affiches et je lisais comme
 un meurtrier, dont la tête avait été mise à prix. Ici était écrit :
 "Il est du devoir de tout citoyen de se livrer à la police, moi le
 criminel international. J'aurais aimé le malheur sur l'humanité et je
 voulais subir un juste châtiment."

Non, il faut partir... partir le plus vite possible et rentrer au
 ghetto. Il vaut mieux disparaître là-bas que mendier ici, parmi les
 enfants et les hypocrites, un peu de compréhension et de pitié. Oui,
 nous sommes des sous-hommes sans civilisation, ni culture... tandis que
 ceux qui s'occupent de nous vivent et qui brûlent nos femmes et nos enfants ap-
 partenant à la Race des Germains. Et ce peuple-là peut, à juste tit-
 re se réjouir de la culture, de l'honneur et de la tradition, de la
 dignité et de l'humanité; ce peuple qui a commis de tels crimes.

Nous ne pouvions attendre nos enfants. Je rendis souvent visite
 au prêtre qui les hébergeait. Il me déconseilla de les voir. Ils sont
 malades comme des chiens. Personne ne sait que ce sont de petits Juifs.
 Ils vivent avec de petits chrétiens, dont les parents avaient été
 déportés en Allemagne. Il me passait toujours des lettres des petites
 filles aînées, mais détestaient recevoir leurs parents et nous prièrent
 de les reprendre. Ils avaient ce qui se passait dans le Ghetto. Tout
 ce qui avait été écrit ce que signifiait camp de travail, Treblinka, etc.

Le prêtre voulait aussi nous aider, les femmes et moi. Je ne puis
 naturellement pas encore donner cette copie personnelle. "Quelle
 condition, quelle consolation puis-je vous porter?" disait-il. "Moi
 qui suis chrétien, je n'ose plus vous regarder dans les yeux. J'ai hor-
 reur de ces crimes que commettent des chrétiens. Dieu ne veut pas cela."
 Je colérais frapper un jour tous ceux qui font couler tant de sang in-
 nocent."

Nous ne voulons pas que leur reste seul dans le Ghetto. Nous nous
 sommes joints au début de l'action de nous entre-aider, de mourir ensemble
 ou de vivre ensemble. Je recevais chaque jour de ses nouvelles. Dans
 le Ghetto la catastrophe prenait toujours une plus grande ampleur. L'a-
 ction durcit toujours. Chaque jour les Allemands réclamaient leurs 10.000
 victimes. Le Ghetto, en fait, n'existait plus et seuls quelques blocs

étaient encore habités. Chaque entreprise disposait de quelques maisons pour son personnel. Une clôture de planches devait les protéger des SS. "Les sauvages", c'est-à-dire ceux qui habitaient en dehors des blocs, avaient presque disparu et quelques uns seulement se cachaient encore. Les SS s'attaquèrent dès lors aux logements et aux ateliers des entreprises allemandes. Ils pouvaient encore y trouver de quoi remplir le contingent exigé. Pour donner une apparence de légalité à ces actions dans les usines, les autorités firent annoncer qu'elles réduisaient le nombre d'ouvriers de 50 %.

Je veux rappeler ici qu'au début de l'"action" le nombre d'ouvriers avait été augmenté jusqu'à 1000 % pour endormir les soupçons. Jusqu'à présent 300.000 personnes avaient été tuées. Les Allemands avaient liquidé ainsi 70 % des Juifs et n'avaient plus rien à craindre des 30 % qui restaient. Malgré ces nouvelles effrayantes, nous avons décidé de rentrer. Je fis savoir à Léon, par téléphone, que j'avais mal aux dents, que je n'en pouvais plus et qu'il fallait faire tirer cette dent immédiatement, car sinon des complications graves pourraient se produire. Je lui demandai quand le médecin pourrait me recevoir. Il me répondit que le médecin n'était pas encore là et me pria de lui téléphoner dans 1 heure. Une heure plus tard le médecin était prêt à me recevoir. C'était là le style que nous imposait la prudence, car la censure surveillait les communications téléphoniques à Varsovie.

Nous avons rapidement pris congé de nos amis, qui nous jugeaient fous de rentrer au Ghetto. Le petit camion nous attendait au rendez-vous. Le chauffeur avait peur de traverser la ville avec nous. Il descendit. Je m'installai au volant. Les femmes se mirent à côté de moi. Sans papiers, sans permis de conduire, sans autorisation de circuler, sans la moindre pièce de légitimation nous avons ainsi traversé la ville. Il m'arriva souvent de constater que les entreprises les plus folles et les moins logiques réussissaient, tandis que tout ce que l'on préparait raisonnablement ratait au premier incident. Ainsi, ce jour, je passai par la porte du Ghetto, près du cimetière juif, à une telle allure, que les deux gendarmes, s'ils n'avaient pas été achetés, n'auraient même pas eu le temps d'épauler leurs fusils.

- o - o - o -

RETOUR DANS LE GHETTO.

=====

Ce que nous étions heureux d'être rentrés au Ghetto! Nous avions au moins la paix, pendant les heures qui séparaient des "actions". Nous ne retrouvâmes pas les anciens amis. Nous étions entourés de visages nouveaux. Il y avait longtemps que les autres ne vivaient plus.

L'"action" continuait toujours. Chaque jour on emmenait des milliers de gens. J'ai assisté deux fois encore aux "actions" dans notre entreprise. Par miracle, je ne fus jamais frappé du fouet et condamné ainsi à m'agenouiller et à mourir. L'instant où on nous ramenait à la fabrique était terrible. Nous voyions, agenouillés, nos camarades et nous savions que, dans quelques heures, leurs corps brûleraient dans les fours de Treblinka. Un jour le Ghetto eut la paix. Brand, Untersturmführer et son équipe, avaient fait une excursion à Otwock, où il y avait